

Retour aux bêtes

ANTOINE JACCOUD

J'ai retrouvé voici quelques jours les trois bouviers appenzellois de mes parents, tous disparus pourtant depuis longtemps. Mirabelle, partie dans les années 80, Clémentine, euthanasiée un peu avant l'entrée dans le 21^e siècle, et Alma, piquée, comme on dit, l'an dernier à l'âge de 15 ans. Elles étaient là toutes les trois, le poil vif, la truffe humide et l'œil brillant, dans «la chambre de mon cœur», dont la porte, comme chacun le sait, se trouve au centre de cet organe. Une spécialiste de communication animale, un peu sorcière, avait indiqué le chemin vers cette alcôve secrète. Il s'agissait de s'y arrêter un peu, de prendre place sur le siège qui trônait au milieu de la pièce, et de voir avec qui, peut-être, on y avait rendez-vous. Autour de moi, une partie de ceux et celles qui participaient à cette séance d'hypnose collective étaient en larmes. Ils avaient retrouvé l'animal de leur enfance, mort de vieillesse, d'avoir bouffé un fil électrique, ou renversé par une voiture. Formé en sociologie, à l'école de Bourdieu, je suis peu porté sur l'ésotérisme. Je les ai vus pourtant, comme je vous vois pourrais-je dire, ces trois clébards, dont l'un – l'une – avait inspiré déjà une pièce écrite immédiatement après la mort de mon père, lui qui m'avait dit, dans un moment d'intense conscience de sa mortalité, qu'il «pourrait compter sa vie en chiens»:

- La Mère: Un chien doit marcher. Chaque jour de son existence. C'est nécessaire à son équilibre. Et puis est-ce que je suis le genre de femme à laisser un chien enfermé à la maison? Non, je ne suis pas ce genre de femmes. Alors, je marche lentement avec elle, très lentement s'il le faut. Elle aime ça, elle est brave, elle va son petit bonhomme de chemin. Cela ne peut pas lui faire de mal.

Le Père se penche sur la vieille chienne. Sans souplesse aucune et péniblement.

- Le Père (à Mandarine): Alors ces papoutches, Mandarine? Comment ça va ces papoutches? On n'a encore mal à ses papoutches?

La vieille chienne lâche un long soupir.

- La Mère: A toi aussi l'acupuncteur pourrait faire du bien, tu sais. Il suffirait simplement que tu oses m'y accompagner!

(extrait de «Les Chiens», in *En attendant la grippe aviaire et autres pièces*, Bernard Campiche Editeur)

Les chiens, la grippe aviaire – qui revient, d'ailleurs, mais ne semble plus faire flipper personne – mais dont la crainte alors avait inspiré une autre pièce, anxieuse et ironique... j'entretiens avec les animaux un long compagnonnage littéraire et artistique. Je parle d'ailleurs leur langue couramment:

Voilà/Voilà/C'est ça/C'est ça/Mais oui/C'est ça/Mais oui/Tu donnes/
Tu donnes/Tu donnes la papatte au patron/Mais oui/Tu la donnes/La
papatte/La belle papatte/La bonne papatte/Voilà/

Voilà/Voilà/C'est fini/Voilà/C'est fini/Tu la reprends ta papatte/
Voilà/Tu la reprends/Voilà/C'est fini/Tu la reprends ta papatte/Tu
la reprends/Voilà/Voilà/Voilà.

(donner la patte, inédit)

Il m'arrive également d'être invité chez eux pour passer d'excellentes soirées:

L'autre jour je suis allé dans la famille de mon chien.
C'était la première fois qu'ils m'invitaient.
Je l'ai pris pour une marque de confiance.
Tous ne le font pas.

Les Rothenbuler par exemple,
qui ont un setter de 12 ans,
ça ne leur est jamais arrivé.
Les Porchet non plus, et pourtant Dieu sait
s'ils se sont mis en quatre
pour leur petite chienne dalmatien.
(«en famille», in *Country*, Editions d'autre part, 2016)

A l'heure où ce couple d'architectes de vos amis a décidé de ne plus jamais manger de viande tandis que les Regamey, eux, déclarent ne pas saquer le tofu («vous avez goûté au moins?») cependant qu'un provocateur en bout de table plaide pour le tir au fusil des bovins comme alternative à l'abattoir, ces invitations sont bien appréciables.

L'année à venir ne devrait pas me voir m'éloigner fondamentalement des bêtes, crues ou cuites, mais m'en rapprocher encore. Je ne parle pas des blaireaux, des vieilles vaches, des

gros porcs, des petits minets ou des drôles d'oiseaux que, comme tout un chacun, je rencontrerai sur ma route, bien sûr, je veux évoquer ici mon désir de donner forme ces mois prochains à ce souci – souci constant, croissant, envahissant, souci d'encre – que convoque aujourd'hui l'animal sous nos latitudes. Nul ne peut plus en effet manger un cervelas sans avoir à l'esprit les vidéos de L 214; il n'est plus personne pour taper dans le foie gras de Noël en toute insouciance; et l'on ne trouvera pas grand monde pour se moquer de Madame Rütimann qui a pris deux jours de congé après la mort de Spookie, son bichon de 14 ans, afin de pleurer encore un peu devant l'écuelle devenue inutile.

Jamais l'animal semble avoir pris autant de place dans nos cœurs et nos esprits, mais jamais probablement il n'a clivé à ce point la société des hommes. D'un côté, ceux qui veulent l'animal partout, plus près de nous, plus près encore, afin de nous consoler, nous panser, nous soulager ou nous guérir. Ce teckel qui détecte le mélanome en léchant le bras excessivement exposé au soleil des piscines municipales. Ce placide franc-montagnard qui – en session d'hippothérapie éducative – oppose son silence héroïque à la parole belliqueuse («je vais te buter, mèm») du mauvais garçon en rupture scolaire...

A l'opposé de ces amis – naturels ou obligés – des bêtes, ceux qui ne veulent plus voir l'animal nulle part. Ils sont nombreux, et ils prospèrent. Plus de bêtes dans les assiettes, plus de bêtes dans les cages, plus de bêtes dans les fermes, plus de bêtes dans les pâturages, et plus rien d'origine animale dans le chocolat froid, le yaourt aux fraises, le vacherin fribourgeois ou même à nos pieds: le cuir relève de l'exploitation – forcée quoique posthume – du veau, du daim et du chameau. Ces militants-là préparent une grande et définitive cérémonie des adieux, qu'accompagneront, outre de funèbres fanfares, les excuses du patron pour les millénaires de mauvais traitements infligés. Désormais *affranchies*, les bêtes disparaîtront d'elles-mêmes, ou regagneront la forêt primitive. Il n'est pas certain que toutes en soient capables:

moutons hirsutes écrasés sous leur épaisse toison de laine
vaches traînant de lourdes tétines désormais inutiles
poulets obèses et livrés à eux-mêmes marchant tristement le long
des routes.

chamois, cerfs et chevreuils frappés d'infarctus ou luttant
contre le cancer.

porcs égarés et confus en proie à la maladie d'Alzheimer.

dindes et lapins affligés de cataracte.

chevaux équipés de Pampers contre leur gré...

(«véganisme», extrait, in *Country*, Editions d'autre part)

Je me moque, bien sûr, mais entendre les prophètes du véganisme décrire une Suisse dont le paysage ne serait plus modelé par l'élevage bovin, ou les entendre dire la disparition du chien, création proprement humaine à ce stade de son évolution, est totalement fascinant. Que l'on se dise qu'il y a là dérive sectaire, ou que l'on soit déjà passé aux croquettes de *chia* bio pour nourrir son chat, il faut reconnaître qu'il y a matière à réfléchir, débattre, se ronger peut-être, rire sûrement et pleurer aussi. Il y a, en d'autres termes, de quoi faire du théâtre.

Alors je m'y suis mis, j'ai commencé à écrire ce *monologue du zoophile* qui m'emmènera dieu sait où (au théâtre j'espère) mais que je voudrais plein de poils, d'odeurs, de souvenirs mièvres ou dignes, de beuglements, de pleurs et de bruits de sabots, d'*animalité* enfin, ce truc bizarre et indésirable qui est peut-être l'objet véritable de ce désir, toujours un peu honteux et assurément régressif, de nous salir de temps à autre, de souiller nos mains, notre pantalon et nos bottes, de sauter dans les flaques, de nous asseoir dans la beuse, de foutre notre main dans la bouche d'un modzou, bref, de nous cochonner comme pour retourner là d'où l'on vient, et s'y vautrer plutôt que rester propre (suffit de l'écrire pour voir combien cette posture est suspecte) devant son ordinateur.

Enfin, vous, je sais pas, mais moi oui.

Bon, allez, un extrait pour finir:

Il est dans le sang

chez nous

l'amour

des bêtes.

Tu vois une bête qui a faim

dans les rues d'Agadir ou Napoli

tu vas acheter une boîte ou un bout de foie de poumon.

Tu vois un de ces drogués avec son chien

tu dis rien, tu te contentes de le plaindre.

Tu vois un cochon vietnamien

le ventre qui frotte par terre,

tu le soulèves et tu l'aides à traverser.

Tu vois un chat tué au bord de la route

tu dis pauvre bête

encore un con avec son Audi.

(*monologue du zoophile*, en écriture.)

biblio

Country

Genève, Editions d'autre part, 2016.

Adelboden

Dessins d'Isabelle Pralong, Lausanne, Humus, 2014.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Ville de Genève (département de la Culture), de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.

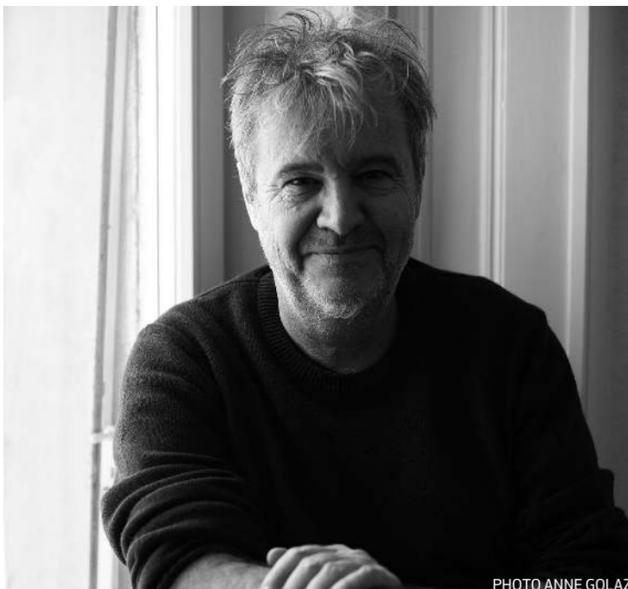


PHOTO ANNE GOLAZ

bio

Né en 1957 à Lausanne, où il vit, Antoine Jaccoud est scénariste, dramaturge, scénariste et script-doctor. Il a travaillé avec de nombreux cinéastes suisses (Dominique De Rivaz, Jacqueline Veuve, Ursula Meier, Denis Rabaglia...) et est coauteur des scénarii de *Home* (2008) et *L'Enfant d'en haut* (Ours d'argent à Berlin en 2012) avec la cinéaste Ursula Meier.

Il a enseigné à l'Institut littéraire suisse et donne aujourd'hui des ateliers d'écriture – le prochain, «Dramacules», a lieu à la Maison de Rousseau et de la littérature (MRL) en mars. Ses courtes proses à l'humour ravageur captent à merveille les travers du quotidien (derniers titres parus ci-contre), et on peut l'entendre sur scène avec le collectif Bern ist überal.

Fin avril, il proposera avec le Théâtre de Vidy deux jours dédiés aux rapports ambigus, troubles et passionnés, que nous entretenons avec les bêtes. On devrait y entendre son *Monologue d'un zoophile* (dernier extrait cité ici), dans une mise en scène d'Emilie Charriot. APD